
André Mary

René Luneau, *Comprendre l'Afrique. Évangile, modernité, mangeurs d'âmes* Paris, Karthala, 2002, 211 p. (bibliogr., index).

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

André Mary, « René Luneau, *Comprendre l'Afrique. Évangile, modernité, mangeurs d'âmes* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.35, mis en ligne le 10 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1273>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1273>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

compte tenu du sujet et, comme le rappelle l'A., de la destruction à peu près complète de cette production ancienne extrêmement fragile, on peut considérer cette somme comme à peu près inaltérable.

L'analyse reste dans l'ensemble matérielle, technique et économique. Le religieux y affleure quelquefois, comme dans le cas de l'histoire du tissage de la somptueuse draperie (*kiswa*) qui recouvre la Ka'ba de la Mekke. Mais il restera à d'autres à employer cette base de données pour la relier à des pratiques de religion, comme dans le culte ou les rituels (tapis de prière, tapis des mosquées, linéols, tissus des catafalques etc) ou dans l'habillement (l'habit de cotonnade en Afrique de l'islamisation était synonyme de passage à l'islam) ou dans l'ornementation, etc. Sur un plan historique plus général, on a parfois estimé que le travail de M.L. était une démonstration de la non-pertinence de la thèse de Henri Pirenne qui rendait l'islam responsable de la coupure de la Méditerranée entre Occident et Orient, dont l'empire nordique de Charlemagne aurait été une conséquence. Constatons simplement que M.L. ne s'écarte jamais de ses préoccupations économique-techniques et ne s'aventure pas dans l'histoire des constructions étatiques et de leurs avatars diplomatiques. Et lorsqu'il cite Pirenne, c'est à propos de « Draps de Frise ou draps de Flandre ? » ...

Constant Hamès.

122.35

LUNEAU (René).

Comprendre l'Afrique. Évangile, modernité, mangeurs d'âmes. Paris, Karthala, 2002, 211 p. (bibliogr., index).

Sous ce titre généreux et ambitieux, le co-auteur de *La Terre Africaine et ses religions* s'affronte aux défis de certains traits de la modernité religieuse africaine : le recours à la transe, l'omniprésence des prophètes et visionnaires, mais aussi le retour en force de la sorcellerie, du fétichisme ou des sacrifices rituels, des « pratiques » que la rumeur populaire et les médias contribuent largement et complaisamment à faire exister, en Afrique comme en Europe. L'Afrique que donne à comprendre R.L. c'est d'abord une Afrique catholique francophone qui peut se sentir menacée, au moins dans certains pays (la Côte d'Ivoire notamment), par l'expansion continue de l'islam mais aussi par l'agitation intempestive de l'Afrique protestante anglophone et de ses dérivés pentecôtistes et autres. Mais sur le plan anthropologique, la pierre d'achoppement sur laquelle bute toute une génération d'ethnologues et de

missiologues reste l'ambiguïté des rapports qu'entretiennent ces chrétiens africains avec des croyances qui n'ont rien de « folklorique » puisqu'elles renouent avec les « peurs ancestrales », comme les « mangeurs d'âme », les « fusils nocturnes » ou les « coupeurs de sexe ». La question centrale de cet ouvrage est de savoir comment un processus culturel comme celui de la christianisation, engagé depuis plus d'un siècle et poursuivi à travers plusieurs générations, peut continuer à être mis en échec par un noyau de résistance aussi fort que celui qui entoure la croyance générale et partagée en la sorcellerie. Le défi n'est pas seulement cognitif (comment peut-on croire encore aux sorciers ?) interrogeant les effets en profondeur de la scolarisation et même de la culture scientifique et rationnelle transmise par les études universitaires sur les générations récentes, il est aussi et surtout éthique car comment admettre que des frères chrétiens puissent penser tout naturellement que les autres (les proches du village aussi bien que les étrangers) soient responsables de leurs malheurs et se transformer en bourreaux de leurs frères présumés sorciers (le spectre du génocide rwandais est en arrière-fond) ?

Un tel questionnement présuppose une complète extériorité du message chrétien par rapport à l'univers de croyances dit « traditionnel ». L'auteur n'ignore pas bien sûr le « malentendu originel » suscité et entretenu par la diabolisation missionnaire des génies païens et des esprits ancestraux et encore moins les formes de légitimation de la sorcellerie que représentent certaines pratiques charismatiques de délivrance mais il est clair qu'il s'agit là pour lui d'une trahison du message authentique de libération de l'Évangile. Il connaît également très bien toute la littérature (P. Geschiere, J. Comaroff) sur la modernité religieuse et politique des imaginaires du mal, mais à ses yeux le parallèle que l'on peut tirer de la persistance au cœur des campagnes européennes des affaires de sorcellerie ou des apparitions miraculeuses reste l'argument décisif pour relativiser la vision d'une Afrique qui serait décidément vouée à l'irrationalité.

Tout le problème est que les situations de crise et de guerre civile de l'Afrique, le désengagement de l'État face aux problèmes d'éducation, de santé et de sécurité, n'en déplaît aux afro-optimistes, ne cessent d'augmenter le sentiment d'insécurité et de réveiller les « peurs ancestrales » qui rappellent les peurs de l'Occident. D'où le succès des formes de religiosité prophétique ou charismatique qui prétendent faire de Jésus, le « super-sorcier », la solution à tous les problèmes. Pour R.L. cette

effervescence religieuse constitue sans doute une mutation importante mais en redonnant droit de cité à des « expressions religieuses ancrées dans la tradition et valorisées par elle » comme cette transe de possession, « plante précieuse de la mystique africaine » selon E. de Rosny ; elle permet aussi en remettant en scène le Diable un réveil de schèmes d'interprétation du malheur plus archaïques comme la sorcellerie et le fétichisme. Le paradoxe veut que la modernité religieuse, en Afrique comme ailleurs, se traduise par un « retour à la tradition » et notamment à la conception « traditionnelle » du salut liant celui-ci à la santé et à la guérison. Cette recrudescence des « besoins ancestraux » devrait se traduire logiquement par un succès massif des médecines traditionnelles, des devins-guérisseurs et des cultes de possession, mais si les cultes néo-traditionnels ont aussi leur réveil, celui-ci n'est rien à côté des ministères de la délivrance offerts par les Églises évangéliques et les pasteurs prophètes.

Pour comprendre cette Afrique là, il faut bien voir – c'est un des leitmotiv de l'A. – qu'elle est fondamentalement double : la précipitation à épouser en apparence tous les signes de la modernité fait bon ménage avec un fond de traditions toujours prêtes à refaire surface. Ce dualisme culturel est d'ailleurs un vrai défi pour les politiques dites d'inculturation comme l'illustrent les fêtes d'ordination de prêtre observées au Sénégal, des cérémonies rapidement submergées par les enjeux symboliques et sociaux des échanges qui accompagnent les rituels initiatiques d'intronisation des chefs. De la métaphore du fond et de la forme à celle d'une Afrique à « double-fond » que reprend aussi l'A., les modèles d'intelligibilité se déplacent. Si la thèse essentielle est bien celle du « poids de la tradition » ancestrale et d'une pente naturelle qui ramène inexorablement le paysan qui se cache dans l'homme africain à sa terre, à son village et à ses ancêtres, la richesse des témoignages charriés par ce livre suggère une réalité plus hybride. L'Afrique des réseaux cohabite avec l'Afrique des villages, et l'imaginaire des citadins africains d'aujourd'hui se nourrit autant des histoires de sorcellerie que des feuilletons de Dallas. Que dire de ce mimétisme extrême qui conduit un vieux « planteur », un grand chef africain des Indépendances, à lier son salut à l'édification grandiose au cœur de la savane d'une pure copie de la basilique St Pierre de Rome ? Mais le témoignage qui continue à troubler l'A. est cette rencontre, au cœur de la forêt équatoriale, avec sœur Christine, une jeune religieuse africaine qui habitait pleinement les deux mondes, celui de la Vierge Marie et celui des sorciers, avec « la même profondeur ».

Deux remarques plus méthodologiques pour souligner que ce livre peut se lire comme un recueil de témoignages personnels et de confidences amicales mais aussi comme un corpus ethnographique original qui ouvre des portes sur des mondes africains peu familiers. Pour illustrer les méandres de l'imaginaire africain d'aujourd'hui l'A. mobilise, au-delà des témoignages recueillis et des observations vécues, un vaste dossier de presse (de *La Croix* à *Fraternité Matin*) patiemment accumulé depuis des années sur quelques affaires à sensation ou quelques scandales exemplaires. Et il faut dire que le développement considérable dans les villes africaines des journaux et des médias qui se nourrissent de merveilleux et investissent dans les événements religieux en contribuant à les créer, est tel que tout ethnographe ne peut aujourd'hui faire l'économie d'un bon dossier de presse (et de « favoris »). Mais le corpus le plus riche est celui de ces témoignages et confidences d'amis, missionnaires, prêtres, religieux, théologiens, en un mot de tous ces agents religieux engagés dans des expertises pastorales en matière de santé ou dans des ministères de voyance et de délivrance, pas tous aussi célèbres que le père E. de Rosny. À l'heure où les historiens redécouvrent tout l'intérêt des journaux et récits missionnaires pour l'élucidation des enjeux de la conversion et de l'évangélisation, il n'est pas si évident pour les sociologues et anthropologues des christianismes africains, plus familiers des prophètes guérisseurs, de pouvoir accéder aussi directement aux discours et préoccupations des agents ministériels des Églises officielles.

André Mary.

122.36

MASSÉ (Raymond),
BENOIST (Jean), eds.

Convocations thérapeutiques du sacré. Paris, Karthala, 2002, 493 p.

Les convocations thérapeutiques du sacré sont multiples et variées, comme en témoigne cet ouvrage imposant qui réunit plus d'une vingtaine d'auteurs et concerne des contextes géographiques et culturels très variés (au Maghreb, en Afrique sub-saharienne, à Madagascar, aux Antilles, au Brésil, aux États-Unis, et aussi en France). Dès l'ouverture, R.M. souligne combien le sacré est loin d'avoir laissé le champ libre au profane dans la gestion de la souffrance, contrairement à l'idée d'un certain « désenchantement du monde ». Les textes réunis explorent ainsi différents lieux d'interface entre le religieux et la maladie, correspondant à chacune des quatre parties.